

## Dissertation - « Faut-il douter de tout ? »

Le sujet que nous allons traiter est le suivant : "Faut-il douter de tout ?". Il nous invite à réfléchir sur la place du doute au sein de la recherche de la vérité mais aussi sur ses potentielles limites. En effet, le doute peut-être défini comme un état d'hésitation ou d'incertitude face à la réalité d'un fait ou à la vérité d'une idée. L'individu qui doute est perplexe : il ne sait pas ce qui est vrai et hésite donc à émettre un jugement. Ainsi, le doute s'oppose à la certitude, qui elle se caractérise par une profonde conviction quant à la réalité d'un fait ou à la vérité d'une idée. Avoir une certitude, c'est ne plus avoir aucun doute. Par exemple, le fait que la Terre est ronde est une certitude parce que cela a été démontré par des scientifiques. Pour celui qui désire rechercher la vérité, il faudrait donc réussir à évacuer tout doute pour atteindre des certitudes. Or, douter c'est aussi remettre en question ce qu'on prenait pour acquis : ce qui semblait certain peut devenir douteux. Jusqu'à Nicolas Copernic, on pensait par exemple que l'homme était au centre de l'univers. Or, cet astronome est parvenu à démontrer que c'était la Terre qui tournait autour du Soleil et non l'inverse comme le pensaient tous les scientifiques de l'époque. Notre place au sein de l'univers a été remise en question grâce à la science. Ce qui semblait certain a donc été mis en doute et ce doute a permis de démontrer qu'une vérité était en réalité fausse. Le doute joue donc un rôle essentiel dans la recherche de la vérité mais jusqu'où doit-il s'étendre ?

Le doute porte sur les choses qui sont incertaines mais aussi sur celles qui pourraient le devenir. En effet, nos sens peuvent nous tromper. Par exemple, dans le désert, un phénomène optique produit une illusion : nous avons l'impression de voir une étendue d'eau au loin alors qu'il n'en est rien. Mais notre raison aussi peut nous mettre en échec : nous ne sommes pas infaillibles et ce que nous pensions vrai peut se révéler faux. Il est fréquent pour les êtres humains de se tromper. Si celui qui recherche la vérité cherche à établir des certitudes, il doit donc nécessairement faire une place de doute, au moins pour l'évacuer. Il faudrait donc douter de tout dans la mesure où tout ce qui n'est pas certain peut être douteux.

Cependant, il est possible d'envisager que certaines choses puissent être considérées comme certaines sans passer par l'étape du doute. En effet, considérer comme une nécessité le fait de douter de tout, c'est affirmer que ce doute radical est possible mais aussi qu'il est souhaitable. Or, ce doute radical ne pourrait-il pas avoir des effets dévastateurs sur notre vie ? De fait, l'action quotidienne requiert des certitudes. Par exemple, je dois bien être certaine que j'habite à telle adresse. Si je doute de mon adresse, comment puis-je aller au lycée et en revenir ? Comment puis-je remplir mes papiers administratifs ? Comment puis-je inviter des amis chez moi ? Nous avons besoin de certitude pour vivre notre vie et ce genre de certitude semble ne faire l'objet d'aucun doute.

La question qui se pose est donc la suivante : **est-il nécessaire de tout remettre en question pour atteindre la vérité ou au contraire n'avons-nous pas besoin de certitudes qui résistent au doute ?**

Tout d'abord, on pourrait considérer qu'il faudrait douter de tout pour rechercher la vérité : le doute apparaît alors comme une méthode d'examen nécessaire à l'établissement de certitudes. Or, cette extension du doute à la totalité de la réalité, qu'elle soit sensible ou intelligible, rencontre des difficultés : il semble compliqué de mettre en place ce doute dans la vie quotidienne car nous avons besoin de certitude. Finalement, il nous faudra reconsidérer la portée du doute et envisager qu'on puisse douter de tout en principe mais qu'il faille en réalité le faire de manière prudente et modérée.

**(I) Tout d'abord, il semble nécessaire de douter de tout si l'on souhaite rechercher la vérité.**

**En effet, l'expérience nous prouve que nous ne pouvons pas toujours nous appuyer sur nos sens pour établir des faits avec certitude.** Nous connaissons le monde par notre corps donc par nos cinq sens (ouïe, toucher, odorat, goût, vue) mais il est facile d'identifier des situations dans lesquelles nos sens seraient trompeurs. C'est le cas lorsqu'une illusion d'optique se produit par exemple. L'illusion d'optique est une erreur dans notre perception de la forme, de la couleur, des dimensions ou du mouvement d'une chose. Lorsque les informations transmises au cerveau sont contradictoires, ce dernier ne parvient pas à les traiter correctement et donc à les interpréter. Ainsi, ce que nous voyons ne correspond pas à ce qui est vraiment. Nous pouvons être convaincus de voir une chose alors même qu'il n'en est rien. Cet exemple nous montre bien les limites imposées par notre corps. Nous dépendons de lui pour traiter les informations et les faits qui se présentent à nous mais il arrive qu'il nous trahisse. Comment dès lors lui faire confiance pour fonder nos certitudes ? Ne devrions-nous pas alors toujours douter des connaissances qui proviennent de l'expérience, à savoir la réalité sensible ?

**De plus, la recherche de la vérité est une entreprise compliquée qui repose aussi sur notre capacité à établir des jugements.** Il peut être difficile de distinguer le vrai du faux et de connaître les choses avec certitude. Si on considère que la vérité est éternelle et immuable, le jugement vrai doit être un jugement définitif : nous n'avons donc pas le droit à l'erreur. Ainsi, le fait de considérer la vérité comme une certitude absolue et universelle nous pousse à douter des choses qui nous entourent mais aussi de notre capacité à les connaître. La raison humaine est une faculté formidable qui nous permet d'étudier les choses et de les juger mais elle n'est pas parfaite. Comment parvenir à la certitude c'est-à-dire à un sentiment de parfaite conviction alors même que la vérité apparaît comme une notion complexe qui échappe peut-être à notre entendement ? C'est l'argument avancé par Sextus Empiricus dans ses *Esquisses pyrrhoniennes* : « à tout argument s'oppose un argument égal ». Ce principe est au cœur de la méthode d'examen sceptique. Dans chaque situation, nous pouvons argumenter pour établir la véracité ou la fausseté d'un fait ou d'une idée sans jamais réussir à trancher. Selon lui, la vérité échappe à notre raison qui n'est pas capable de se fixer de manière certaine et définitive. C'est pour cela que les sceptiques décident de suspendre leur jugement (*épochè*). Ils refusent d'affirmer quoi que ce soit ou de se prononcer sur la nature ou la vérité d'une chose, qu'elle soit sensible ou intelligible. Le doute sceptique porte donc à la fois sur le monde physique qui nous entoure mais aussi sur nos idées et nos représentations. Rien n'échappe au scepticisme. Le doute sceptique apparaît donc comme un doute radical, permanent mais toutefois apaisé. En effet, si le doute ne prend jamais fin (il ne s'arrête jamais), il a bien une fin (un but, une finalité), à savoir *l'ataraxie*. Sextus Empiricus définit l'ataraxie comme « l'exemption de trouble » ou « la tranquillité de l'âme ». Le philosophe qui atteint l'ataraxie se distingue donc des autres hommes, rongés par le souci et le fait de devoir se prononcer sur le vrai alors que les choses changent et sont « irrégulières », c'est-à-dire changeantes. Le sceptique au contraire se dégage de toute exigence face à la vérité : il continue à la chercher, certes, mais sans jamais donner son assentiment et dans l'espoir d' « obtenir la tranquillité ».

Ainsi, puisqu'on ne peut juger de quel côté se trouve la vérité, il nous faut douter. Le doute sceptique met fin à notre embarras face à la nécessité d'établir des certitudes puisqu'il les juge impossibles à trouver : douter reviendrait alors à ne rien affirmer et à continuer de chercher le vrai. Il faudrait donc douter de tout, toujours, sans jamais parvenir à une quelconque certitude. Mais cette attitude peut poser

problème à celui qui cherche la vérité : comment continuer la recherche si rien ne résiste à ce doute omniprésent ?

**Finalement, pour justifier la nécessité d'un doute radical, il nous faut bien reconnaître son utilité pratique dans le cadre d'une recherche de la vérité.** Le doute est un état d'incertitude mais c'est aussi une **méthode philosophique**. Douter, c'est ne rien accepter sans preuve, sans élément permettant de fonder la certitude. La preuve qui permet d'attester de la vérité d'une idée ou d'un fait est nécessaire et survient à la fin du travail d'examen du philosophe ou du scientifique. Ainsi, il serait nécessaire, pour atteindre la certitude de douter de tout par précaution jusqu'à l'établissement de preuves. Toutefois, certaines idées ou certains faits parviennent à s'imposer à notre esprit sans preuve : c'est ce qu'on appelle des évidences. La notion d'évidence renvoie à ce qui est immédiatement perçu comme vrai et c'est précisément ce que recherche René Descartes lorsqu'il entreprend de douter de tout. Descartes nous propose de considérer comme fausse toute idée qui ne serait pas certaine. Ainsi, il serait nécessaire « une fois dans sa vie, de mettre toutes choses en doute autant qu'il se peut » (*Principes de la philosophie*). Descartes s'interroge sur la vérité de toutes les connaissances qu'il a reçues depuis son enfance, des choses sensibles qu'il peut percevoir mais aussi des vérités qui semblaient évidentes et établies comme les mathématiques. Il affirme que toute connaissance qui n'est pas certaine doit être considérée comme fausse. Mais comment parvient-il à assumer ce doute hyperbolique<sup>1</sup> ? Selon lui, nous commençons par douter des choses sensibles car nos sens peuvent être trompeurs. Il serait imprudent de leur faire confiance puisque l'expérience nous montre bien les limites de leur fiabilité, comme nous l'avons montré précédemment. De plus, il lui semble difficile de distinguer le rêve de la réalité : lorsque nous dormons, nous ne pouvons pas savoir si les pensées qui nous viennent sont vraies ou fausses. Qu'est-ce qui nous assure que nous n'avons pas rêvé d'idées qu'on a considérées comme vraies alors qu'elles étaient fausses ? Ce simple doute justifie qu'on remette en question l'entière vérité des choses sensibles.

Il poursuit son entreprise en doutant des démonstrations mathématiques. Une démonstration mathématique a l'apparence d'une vérité puisqu'elle repose sur la mise en évidence d'un raisonnement objectif. La démonstration, par définition, est rigoureuse, méthodique, scientifique. Qu'est-ce qui justifie donc qu'on en doute ? La première raison lui semble « manifeste » : certains hommes se sont trompés lors de leur raisonnement. Il suffit d'étudier l'évolution des théories scientifiques pour faire ce constat. La seconde raison est plus complexe : Descartes émet l'hypothèse qu'un « malin génie » ou « dieu trompeur » permette que nous fassions des erreurs. Si Dieu nous a créés et qu'il peut faire tout ce qu'il veut, qu'est-ce qui nous dit qu'il ne désire pas nous voir nous tromper ? Nous nous trompons occasionnellement, mais nous pourrions très bien nous tromper tout le temps. Les certitudes que nous avons établies pourraient reposer sur l'intention malveillante d'une divinité qui prendrait du plaisir à nous voir errer dans l'erreur et l'illusion. Avec Descartes, aucune évidence ou certitude n'est donc à l'abri du doute. Nous pouvons supposer selon lui « qu'il n'y a point de Dieu, ni de ciel, ni de terre et que nous n'avons point de corps ». Le doute prend une ampleur telle qu'on s'interroge sur sa finalité. Pourquoi pousser le doute à de telles extrémités ?

La différence majeure entre le doute sceptique et le doute cartésien repose sur cette fin du doute. Les sceptiques doutaient par peur de se tromper, leur doute était sans fin. Au contraire, Descartes doute pour ne plus douter. Ce qu'il vise, c'est la

---

<sup>1</sup> Doute hyperbolique : expression qu'on utilise pour qualifier le doute cartésien, qui renvoie au caractère excessif et exagéré de ce doute.

certitude. De fait, une évidence résiste à ce doute hyperbolique : « je pense donc je suis ». Selon Descartes, « nous ne saurions supposer de même que nous ne sommes point pendant que nous doutons de la vérité de toutes ces choses ». Pour le formuler autrement, lorsque je suis en train de douter, je ne peux pas douter de mon existence, ou plus précisément de l'existence de ma conscience. Le fait de douter, donc de penser, résiste au doute qui nous envahissait car il est sa condition même. « Je pense donc je suis » est une proposition nécessairement vraie. Il s'agit là de « la première et la plus certaine » de nos connaissances. L'évidence du cogito met fin au doute. [Elle va ensuite permettre d'avancer dans la recherche de la vérité en fondant l'idée de Dieu, puis du monde extérieur.]

[*Transition*] Ainsi, le fait de douter de tout s'avère nécessaire pour celui qui veut établir des connaissances avec certitude. Il nous faudrait donc douter de tout, non pas par plaisir de douter mais pour mettre fin au doute. Seule la certitude dans son évidence pleine et entière justifie qu'on mette fin à cette entreprise. Toutefois, n'y-a-t-il pas dans cette prétention à vouloir douter de tout une certaine exagération ? Ce doute qui se prétend radical et hyperbolique ne rencontre-t-il pas des obstacles, notamment dans sa mise en pratique ?

## (II) L'ambition de vouloir tout remettre en question se heurte à des difficultés puisque le doute radical semble impossible à réaliser.

Lorsque les sceptiques ou Descartes prétendent pouvoir douter de tout, ils affirment qu'il est effectivement possible de tout remettre en question ; leur doute semble sans limite et sans contrainte. Or, dans les faits, n'y a-t-il pas des choses, autre que l'existence de la conscience, qui résistent au doute ? **Il nous faut considérer que derrière cette intention louable, se cache une méthode inapplicable.** Par exemple, Descartes ne remet pas en question la langue qu'il utilise, à savoir le latin (« cogito ergo sum »). Il ne s'interroge pas sur ce que cela implique de penser dans telle ou telle langue. Il ne remet pas en question la manière dont il va prononcer les mots et les lettres. Il ne pousse donc pas le doute jusqu'au bout. Cette critique de la prétention à vouloir douter de tout se retrouve chez Wittgenstein, dans son ouvrage *De la certitude*. Le philosophe affirme ainsi que « qui voudrait douter de tout n'irait même pas jusqu'au doute ». Il s'agit là d'une manière de dire qu'un doute absolu et radical est impossible. Celui qui prétend douter ne peut assumer les implications d'un doute qui remettrait tout en question. Il existe donc un décalage entre l'intention de celui qui doute et ses capacités réelles à douter. Mais pourquoi ce décalage se présente-t-il ? Tout simplement parce « le jeu du doute présuppose la certitude ». Wittgenstein considère le doute comme un jeu, c'est-à-dire comme une activité divertissante, une mise en scène de soi plaisante. Les philosophes qui prétendent douter ne seraient en réalité que des enfants qui s'amusent parce qu'ils ne comprennent pas qu'au fondement du doute se trouve une vérité dont on ne peut douter. En voulant douter pour atteindre des certitudes, c'est-à-dire des vérités qui résisteraient à ce doute, ils ne perçoivent pas que certaines vérités ne peuvent pas et ne doivent pas être remises en doute. Quelles sont ces vérités ? Wittgenstein nous propose de considérer plusieurs exemples qui prennent tous place dans l'expérience concrète. Par exemple, lors d'expériences scientifiques, il affirme que le scientifique ne doute pas de « l'existence de l'appareillage » qu'il utilise. Il peut douter de sa qualité, de son utilité, de son obsolescence, mais en aucun cas il ne se demande si le microscope qu'il tient dans ses mains existe ou pas. C'est un fait certain. De la même

manière, nous ne pouvons pas douter du fait que nous ne sommes jamais allés sur la Lune. Il serait absurde de dire « il est hautement invraisemblable que j'aie jamais été sur la Lune ». Cela n'a aucune utilité et ne change rien à notre existence.

Ce qui est ici en question c'est l'intérêt du doute. A quoi cela sert-il de douter de choses dont on pourrait sans crainte affirmer qu'elles sont certaines ? Dans l'exemple de l'homme qui va chercher son ami à la gare, Wittgenstein nous montre bien que cet individu se comporte comme tous les autres, mais qu'il « assortit ce qu'il fait de doute contre soi ». Il s'agit bien d'un jeu, d'une posture que nous adoptons mais qui ne change rien à la réalité des choses. Ainsi, « certaines propositions sont soustraites au doute, comme des gonds sur lesquels tournent ces questions et doutes ». Ces propositions sont donc à la fois certaines et essentielles à toute entreprise de remise en question. Elles représentent les fondations de notre réflexion et permettent son bon fonctionnement. Cette métaphore des gonds de porte souligne bien la nécessité pratique de fonder nos interrogations sur des certitudes : sans elles, nous ne pouvons ni penser ni agir. Bien loin d'être une menace pour l'investigation scientifique, la certitude infondée, c'est-à-dire qui résiste au doute, en est une condition inévitable. Pour autant, cela ne nous permet pas de « nous contenter de présuppositions » et de ne jamais douter. Il s'agit simplement d'assurer notre recherche sur un socle inébranlable.

De plus, **l'entreprise de douter de tout ce qui existe se heurte à une difficulté majeure à savoir le temps nécessaire pour mener à bien ce doute hyperbolique.** Il nous faut bien reconnaître que cela prendrait beaucoup de temps de remettre en question chacune de nos connaissances, une par une. Or, notre temps est précieux. Si chaque individu devait consacrer au doute une partie importante de sa journée, de son année voire même de sa vie, ne dirait-on pas qu'il perd son temps ? N'y a-t-il pas d'autres exigences, moins contraignantes, qui pourraient mobiliser son attention ? C'est bien la question de la place du doute au sein de notre existence qui se pose à présent : le doute, aussi nécessaire soit-il pour celui qui recherche la vérité, ne peut pas prendre le pas sur les autres préoccupations quotidiennes. Celui qui chercherait la vérité en doutant de tout devrait reconnaître qu'il n'a pas les capacités, ne serait-ce que physiques, pour tenir en échec toute connaissance incertaine. Un individu seul ne peut douter de tout, il doit se reposer sur les autres et leur faire confiance. C'est la thèse que défend Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique*. Selon lui, « si l'homme était forcé de se prouver à lui-même toutes les vérités dont il se sert chaque jour, il n'en finirait point ; il s'épuiserait en démonstrations préliminaires sans avancer ». Ainsi, un homme seul ne peut mener à bien cette entreprise. Et de fait, même lorsque Descartes prétend pouvoir douter de tout une seule fois dans sa vie, il précise que ce doute ne s'applique pas à « la conduite de nos actions ». Pour agir, nous sommes obligés de suivre « des opinions qui ne sont que vraisemblables » selon lui. L'action n'attend pas la fin du doute, « elle ne souffre aucun délai » pour reprendre les mots du philosophe. Il affirme ainsi qu'il nous faut choisir une opinion parmi toutes et nous y tenir. Cette opinion, nous devons l'adopter de la même manière que si nous la jugions « très certaine ».

Pour revenir à Tocqueville, le doute radical dans le cadre de la vie quotidienne est nécessairement imparfait et inabouti. A vouloir douter de tout, on finirait par mal douter. Cela s'explique par le fait qu'il existe selon Tocqueville « des bornes à [notre] esprit ». Ainsi, nous sommes par nature incapable de mener à bien ce doute absolu. Nous en sommes réduits à « tenir pour assurés une foule de faits et d'opinions » que nous n'avons « ni le loisir ni le pouvoir d'examiner et de vérifier » par nous-mêmes. C'est la « loi inflexible » de notre condition et nous ne pouvons rien y changer. Mais si

nous ne pouvons remettre nous-mêmes en doute toutes les choses qui sont, cela signifie-t-il que nous n'avons aucune certitude assurée ? Selon Tocqueville, les certitudes que nous avons proviennent du travail mené par d'autres que nous. Nous faisons confiance à ceux qui nous précèdent ou que nous côtoyons. Même un grand philosophe \_ il n'est pas impossible que Tocqueville fasse ici référence à Descartes \_ est forcé d'accepter des vérités qu'il n'a pas pu vérifier mais que d'autres ont examinées. Ainsi, parce qu'il est impossible de douter de tout, il nous faut faire confiance à autrui et accepter le fruit de sa recherche.

**Or, n'est-il pas contradictoire d'affirmer que nous sommes obligés d'accepter des vérités sans les avoir examinées nous-mêmes ?** Cela ne représenterait-il pas un abandon de la recherche de la vérité ?

**En réalité, il est nécessaire de limiter la portée du doute philosophique si l'on considère que le besoin de certitudes est vital.** De fait, il nous faut bien admettre que le doute permanent est impraticable et qu'il n'est pas non plus souhaitable dans la mesure où il remet en question les fondements de notre action. Nous avons besoin de croire pour vivre, non pas de douter. Ainsi, pour Tocqueville, il est nécessaire mais aussi « désirable » de faire confiance à autrui pour combler nos propres insuffisances. Il affirme ainsi que nous avons besoin de croyances assurées pour mener notre existence. Contrairement à ce qu'assuraient Sextus Empiricus et les sceptiques, le doute ne serait pas de tout repos. Tocqueville défend l'idée qu'il est source d'« agitation perpétuelle » pour l'esprit. L'individu qui cherche à douter de tout se retrouve plongé dans une tâche dont il ne voit pas la fin. C'est la démesure de cette entreprise qui nous plonge dans cette agitation, son caractère irréalisable. Il nous faut donc accepter nos propres limites et faire un choix. Puisqu'il est impossible de douter de tout et que nous avons besoin de certitudes, nous devons « adopter beaucoup de croyances sans les discuter, afin d'en mieux approfondir un petit nombre dont [on] s'est réservé l'examen ». Ce choix est nécessaire pour pouvoir vivre son existence de manière apaisée, mais aussi pour vivre en société. En effet, « sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et sans action commune, il existe encore des hommes, mais non un corps social ». C'est la possibilité même de faire société qui est en jeu. Sans cette base sur laquelle s'appuyer, les hommes ne trouveraient aucune unité. Les croyances dogmatiques que Tocqueville définit comme les « opinions que les hommes reçoivent de confiance et sans les discuter » sont donc nécessaires à toute vie en société : elles permettent la naissance et à la prospérité d'un corps social, c'est-à-dire du groupe que forment les hommes qui décident de vivre ensemble. Tocqueville nous propose donc une réflexion sur les conséquences sociales d'un doute radical. Il en conteste la nécessité et la possibilité en considérant nos besoins vitaux et sociaux. Tocqueville ne conteste pas le fait qu'il est parfois nécessaire de douter et qu'il est sans doute louable de chercher à fonder soi-même nos certitudes. Ce qu'il interroge ici, c'est la pertinence d'une telle démarche dans l'existence vécue. Il conçoit que le fait de se fier sans cesse à la parole d'autrui représente une forme d'esclavage. Et de fait, il nous faudrait toujours penser par nous-mêmes dans l'idéal. Mais cet idéal se heurte à la réalité : l'esclavage auquel nous sommes conduits est « salutaire ». Le terme souligne bien la nécessité vitale que représentent le deuil d'un doute radical et la confiance placée en autrui. C'est la seule solution pour pouvoir faire « un bon usage de la liberté ». Pour pouvoir vivre, nous avons donc besoin, non pas de douter de tout mais d'accepter les limites de ce doute.

Si la nécessité de douter de tout se justifie philosophiquement par le besoin d'établir des certitudes, il nous faut cependant admettre que la mise en pratique d'un tel doute est compliquée. **Dès lors, comment réussir à douter suffisamment sans que cette exigence paralyse l'action ou ne soit qu'artificielle ?**

**(III) Il nous faut peut-être non pas douter de tout mais envisager une conception du doute plus modérée qui soit compatible avec notre besoin de certitudes pour l'action.**

En effet, **le doute est une condition essentielle à toute recherche.** Par humilité mais aussi par exigence intellectuelle, il nous faut sans cesse remettre en question ce que nous considérons comme acquis et tenter, au mieux, de connaître le monde, les autres et nous-mêmes. Le doute comme exercice philosophique par excellence, nous rappelle sans cesse nos propres limites, celles de notre corps mais aussi celles de notre esprit. En acceptant le fait qu'il nous faille douter, peut-être sans fin, nous reconnaissons que ce que nous considérons comme la vérité n'est peut-être qu'un idéal qui donne du sens à notre existence. L'individu qui cherche à mener une existence authentique doit réussir à trouver cet équilibre entre la nécessité de douter et le besoin de certitudes. Un doute plus restreint, moins ambitieux mais tout de même exigeant représenterait une issue possible à notre problème. Nous reconnaissons là la position de David Hume. Dans un texte extrait de *L'enquête sur l'entendement humain*, l'auteur commence par critiquer le doute sceptique tel que nous l'avons évoqué précédemment. Selon lui, la conception pyrrhonienne ou sceptique du doute ne peut avoir « une influence constante sur l'esprit » ou bien, si c'est le cas, cette influence ne peut être « bienfaisante pour la société ». Pour le formuler autrement, le doute sceptique n'a aucune utilité, ni pour l'individu, ni pour la société. L'application d'une telle méthode ne peut mener qu'à un état de « léthargie totale », suivi de la mort. En effet, douter de tout reviendrait à se retenir d'agir, de vivre pleinement. Nous comprenons à présent que ce sont nos certitudes, nos croyances, aussi infondées soient-elles, qui nous guident dans la vie, nous aident à prendre des décisions et nous poussent à prendre position face aux autres. Par conséquent, le sceptique ne peut que reconnaître que ce doute radical signe la fin de « toute conversation et de toute action ». Il se coupe des autres, et s'isole dans une réflexion qui ne peut jamais prendre fin. La réflexion de Hume fait écho à celle de Tocqueville mais elle la radicalise. La critique est violente, incisive. Le doute sceptique signe la fin de la société et la mort de la vie humaine sur Terre.

Ainsi, **la nécessité du doute doit être envisagée de manière pratique.** Il nous faut trouver un moyen de douter sans que « périclite toute vie humaine ». Hume nous invite à reconsidérer le scepticisme de manière plus « durable et utile ». Il nous faudrait non pas douter de tout mais remplacer « le doute indifférencié par le sens commun et la réflexion », c'est-à-dire douter mais de manière raisonnable, nuancée. Ce doute « indifférencié » auquel Hume fait référence c'est précisément un doute qui chercherait à tout remettre en question sans établir de distinction entre les choses. Or, c'est une démarche impossible : il nous faut trier les faits, les idées, les hypothèses, etc. Elles n'ont peut-être pas toutes besoin d'être questionnées de la même manière ou avec la même intensité. Nous pouvons accepter certaines croyances sans que cela ne remette en question notre recherche de la vérité. Par contre, d'autres vérités mériteraient qu'on leur porte une attention toute particulière. Par exemple, des vérités sur la nature humaine ou l'existence de Dieu. C'est le « sens

commun » c'est-à-dire une approche pratique et concrète des choses, et la réflexion, soit une pensée qui évite de se précipiter, qui doivent guider notre doute.

Le problème qui se pose à nous, c'est que le doute peut être embarrassant et que nous pouvons avoir tendance à tomber dans le travers adverse, à savoir ne douter de rien. Ainsi, Hume nous rappelle que les hommes ont tendance à adopter trop facilement des croyances dogmatiques car « hésiter, balancer, embarrasse leur entendement ». Le doute est inconfortable et pourtant, il nous faut l'accepter comme condition essentielle à toute réflexion. Douter, c'est reconnaître qu'on puisse se tromper et que l'autre puisse avoir raison. C'est donc faire preuve d'humilité et de prudence dans nos affirmations. Hume en conclut que « en général, il y a un degré de doute, de prudence et de modestie qui, dans les enquêtes et les décisions de tout genre, doit toujours accompagner l'homme qui raisonne correctement ». Le doute est inévitable mais nous pouvons décider de la manière dont nous voulons le mener.

En conclusion, après avoir considéré la nécessité théorique d'un doute radical, il nous a fallu reconnaître les limites pratiques de ce doute. En effet, douter de tout revient peut-être à ne plus agir, à ne plus communiquer et donc à ne plus vivre. L'individu qui souhaite rechercher la vérité et ne recevoir que des certitudes qu'il sait fondées doit s'exposer à un potentiel échec. Il lui faudra donc accepter de devoir douter de ce dont il peut douter uniquement. Il devra procéder à une évaluation de ses connaissances et peut-être trouver un critère ou une méthode qui soit compatible avec son besoin de certitudes. Le doute, qu'il soit philosophique, scientifique, moral ou religieux, doit donc nécessairement prendre en compte les contraintes imposées par la vie.

### **Texte annexe :** David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*

« Un pyrrhonien ne peut s'attendre à ce que sa philosophie ait une influence constante sur l'esprit; ou, si elle en a, que son influence soit bienfaisante pour la société. Au contraire, il lui faut reconnaître, s'il veut reconnaître quelque chose, qu'il faut que périclite toute vie humaine si ses principes prévalaient universellement et constamment. Toute conversation et toute action cesseraient immédiatement, et les hommes resteraient dans une léthargie totale jusqu'au moment où l'inassouvissement des besoins naturels mettrait une fin à leur misérable existence. Il est vrai, un événement aussi fatal est très peu à craindre. La nature est toujours trop puissante pour les principes. [...]

Il y a, certes, un scepticisme plus mitigé, une philosophie académique, qui peut être à la fois durable et utile et qui peut, en partie, résulter du pyrrhonisme, de ce scepticisme outré, quand on en corrige, dans une certaine mesure, le doute indifférencié par le sens commun et la réflexion. Les hommes, pour la plupart, sont naturellement portés à être affirmatifs et dogmatiques dans leurs opinions; comme ils voient les objets d'un seul côté et qu'ils n'ont aucune idée des arguments qui servent de contrepoids, ils se jettent précipitamment dans les principes vers lesquels ils penchent, et ils n'ont aucune indulgence pour ceux qui entretiennent des sentiments opposés. Hésiter, balancer, embarrasse leur entendement, bloque leur passion et suspend leur action. Ils sont donc impatients de s'évader d'un état qui leur est aussi désagréable, et ils pensent qu'ils ne peuvent s'en écarter assez loin par la violence de leurs affirmations et l'obstination de leurs croyances. Mais si de tels raisonneurs dogmatiques pouvaient prendre conscience des étranges infirmités de l'esprit humain, même dans son état de plus grande perfection, même lorsqu'il est le plus précis et le plus prudent dans ses décisions, une telle réflexion leur inspirerait naturellement plus de modestie et de réserve et diminuerait l'opinion avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes et leur préjugé contre leurs adversaires [...].

En général, il y a un degré de doute, de prudence et de modestie qui, dans les enquêtes et les décisions de tout genre, doit toujours accompagner l'homme qui raisonne correctement. »